

(...) Même si la mission scientifique qui porte son nom est celle du classique explorateur du XIXe siècle, j'ai l'habitude de plaisanter dans les dîners entre amis en disant que mon arrière-arrière-grand-père était un huaquero de renommée internationale. J'appelle huaqueros, sans euphémisme aucun, les pilleurs de sites archéologiques qui déterrent des biens culturels et artistiques et s'en servent pour faire du trafic, encore aujourd'hui. Il peut s'agir de grands intellectuels ou de mercenaires, ils peuvent emporter des trésors millénaires dans des musées d'Europe ou les installer dans les salons de leurs maisons coloniales à Lima. Le mot huaquero vient du quechua huaca ou wak'a, c'est ainsi qu'on désigne dans les Andes les lieux sacrés qui aujourd'hui, pour la plupart, sont devenus des sites archéologiques ou de simples ruines. Dans les catacombes, on avait pour habitude d'enterrer les dignitaires de la ville avec leur trousseau funéraire. Les huaqueros envahissent systématiquement ces enceintes à la recherche de tombeaux ou d'objets de valeur et, en raison de leurs méthodes peu professionnelles, ne laissent souvent derrière eux qu'un dépotoir. Le problème c'est que cette manière de procéder ne permet aucune étude postérieure fiable, il devient impossible de chercher un quelconque signe d'identité ou de mémoire culturelle pour reconstruire le passé. C'est pourquoi agir comme un huaquero revient à exercer une forme de violence : ces procédés transforment les fragments d'histoire en propriété privée destinée à enjoliver ou parer un ego. Et on leur consacre également des films à Hollywood, comme on le fait pour les voleurs de tableaux. (...)